

L'émoraison : au cœur du dilemme entre théories de l'action et approche relationnelle

SIMON LAFLAMME
Université Laurentienne

Il n'y a pas d'humanité strictement rationnelle, il n'y a pas d'humanité exclusivement émotionnelle. Raison et émotion représentent deux caractéristiques de l'humanité, non pas deux propriétés séparées, mais plutôt deux aspects d'une même entité. Il y a entre elles tellement de couloirs, elles sont à ce point indissociables que nous avons été amené à parler d'émoraison¹. En découvrant ce dualisme, que l'approche relationnelle rendait manifeste, nous avons été placé devant le fait communicationnel de l'humanité, et devant son corollaire, le caractère essentiel de la socialité et de l'historicité de l'humain. Ces constats nous ont poussé bien loin de toute théorie à laquelle l'humain apparaît comme fondamentalement rationnel, pour laquelle l'individu décide de son sort en vase clos, ne puisant dans la socialité que des informations qui sont prises en délibération.

Dans les théories de l'action, il y a une telle humanité : rationnelle, consciente, individualisée. Ce réseau majeur des sciences humaines reçoit des critiques, mais ne les entend pas réellement. Il s'est emmuré derrière une théorie de la rationalité

¹ Simon Laflamme, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995.

limitée qui, pourtant, n'atténue aucunement le principe d'un acteur qui agit rationnellement à ses propres fins. Depuis cet édifice, il se protège contre toute objection, mais il y parvient beaucoup plus en se cloisonnant qu'en offrant une réelle résistance.

Un savoir ultime

Aux yeux de bon nombre de spécialistes des sciences sociales, les théories de l'action représentent l'ultime aboutissement conceptuel. Sur le plan analytique, ces théories ont saisi l'essentiel de ce qui est humain, de ce qui est social. Il reste maintes analyses à faire pour appréhender des particularités des phénomènes humains ou des phénomènes sociaux, mais ces éventuelles explorations ne peuvent être menées que dans le prolongement de ce qui est convenu. C'est en vain qu'on reproche à ces théories quoi que ce soit, à moins que l'objection ne porte que sur des questions de détail, qu'elle n'affecte aucunement les fondements de la modélisation et qu'on trouve en elle les signes d'une indéniable foi envers les principes sur lesquels repose l'inaltérable savoir.

Cette modélisation se déploie dans de nombreux champs analytiques. Dans les sciences qui se consacrent au commerce, c'est sur elle que repose l'interprétation des comportements des agents économiques. En sociologie, elle apparaît partout où l'analyse se façonne phénoménologiquement et se focalise sur l'individu : l'ethnométhodologie, la sociologie des organisations, l'individualisme méthodologique, l'analyse par simulation, l'actionnalisme, la théorie de l'échange... Elle soutient que les acteurs sociaux agissent rationnellement, consciemment, intentionnellement, stratégiquement, librement, et cela, en fonction de leur intérêt. Et, dans cette série d'affirmations, elle puise l'entièreté des éléments de son appareil conceptuel². L'individu prend des décisions en fonction de son intérêt parce qu'il est rationnel; s'il peut le faire, c'est qu'il délibère consciemment; ces décisions

² Mélanie Girard, « Éléments de critique des théories de l'action », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 3, n° 1, 2007, p. 47-60; Simon Laflamme, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *Revue canadienne de sociologie*, vol. 49, n° 2, 2012, p. 138-150.

correspondent à des intentions de faire quelque chose pour soi et, dans la mesure où elles sont mises en œuvre, elles deviennent des stratégies; la possibilité de décider et d'agir selon son intérêt personnel suppose une autonomie.

L'objection de la rationalité limitée

On reproche inutilement aux théories de l'action de surrationaliser l'esprit humain, d'imaginer une subjectivité plus rationnelle qu'elle ne l'est en réalité. Leurs défenseurs font rapidement valoir qu'on dispose désormais d'ajustements qui permettent de relativiser la dimension rationnelle de la réflexion des individus. Ils rappellent l'existence de la thèse d'une rationalité procédurale et celle de son corollaire, la rationalité limitée³. L'objectif dont découle l'élaboration de ces deux thèses est précisément de ne pas remettre en question le principe d'un acteur rationnel, il est plutôt de dénoncer deux postulats auxquels le principe est associé : celui d'un recours à une information complète et celui d'une aptitude à prédire les conséquences des décisions que l'on prend. La dénonciation signale que les choix des individus, dans le cadre d'une entreprise notamment, ne sont pas forcément optimaux puisqu'il peut être difficile d'obtenir des informations qui seraient pourtant utiles à la délibération ou de déterminer les répercussions des résolutions qui sont adoptées. Plus encore, elle fait observer que, bien simplement, des facultés cognitives peuvent faire défaut aux décideurs. Ces thèses, en outre, indiquent que, dans une structure administrative, les choix des acteurs dépendent de leur position, ce qui suppose un rapport particulier à l'information et ce qui implique, pour un gestionnaire donné, une prise en considération des directives des supérieurs et une influence sur les subalternes. Dans ce contexte, les décisions auxquelles un sujet parvient peuvent être la conséquence davan-

³ James G. March et Herbert A. Simon, *Organizations*, New York (NY), John Wiley, 1958; Richard R. Nelson et Sidney G. Winter, *An Evolutionary Theory of Economic Change*, Cambridge (Mass) et Londres, The Belknap Press of Harvard University Press, 1982; Herbert A. Simon, « From Substantive to Procedural Rationality », dans Spiro J. Latsis (dir.), *Method and Appraisal in Economics*, 1976, p. 129-148.

tage d'une rationalité procédurale que d'une réflexion approfondie; l'action, en outre, peut s'expliquer par référence aux usages organisationnels ou aux directives beaucoup plus qu'en fonction d'un raisonnement autonome. Ainsi, les choix que posent les acteurs s'avèrent limités puisqu'ils ne relèvent jamais que de l'information recueillie, qu'ils sont confrontés à un avenir en grande partie indéterminable, que l'argumentation peut être faiblement développée et que la structure organisationnelle constitue un facteur des modes réflexifs. Les partisans des théories de l'action peuvent encore brandir la notion de bonne raison⁴. À l'arrière-plan de cette idée, il y a toujours le principe d'un acteur rationnel, d'un être qui agit en fonction de son intérêt en minimisant les coûts et en maximisant les gains, quoique la rationalité se dessine de plus en plus en vertu d'une subjectivité, non pas que la raison perde quelque universalité, non pas qu'on réduise la portée de l'axiomatique de l'intérêt, mais bien que les motifs, eux, qui opèrent dans le raisonnement d'un individu aient une pertinence au sein d'une subjectivité définie et qu'ils soient de natures diverses, la foi en quelque chose, par exemple, pouvant servir à orienter les choix, mais toujours dans une logique de rationalité.

Dans une perspective relationnelle, la résistance qu'opposent les adeptes des théories de l'action ne contrecarre pas la critique selon laquelle ces théories se seraient dotées d'un individu, d'un acteur ou d'un agent dont la rationalité ne serait pas en correspondance avec ce que l'empirie donne à observer. Les premiers éléments de préservation sont issus des sciences économiques. Ils veulent, premièrement, que les acteurs réfléchissent sans avoir en main la totalité de l'information utile. Or, dans cet argument, rien ne relativise le principe; la théorie a toujours devant elle un acteur qui agit nettement de manière rationnelle : ce n'est pas parce que l'information analysée est incomplète que cela change quoi que ce soit à l'affirmation de la rationalité des acteurs. Ces éléments veulent, deuxièmement, que les délibérations ne soient

⁴ Raymond Boudon, *Raison. Bonnes raisons*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Philosophe en sciences sociales », 2003.

pas à même de prédire les conséquences des décisions qui sont retenues. Or, à nouveau, la considération est extérieure à l'activité rationnelle et laisse intacte la thèse d'un individu qui agit consciemment en fonction de son intérêt. Les autres éléments sont d'un autre ordre. L'un d'eux fait remarquer que les facultés cognitives sont inégalement distribuées et que, par conséquent, certains raisonnements sont mieux élaborés que d'autres ou prennent en considération davantage d'informations. Encore une fois, cependant, le principe n'est aucunement altéré. Le propos se concentre sur la cognition, sur un aspect bien défini de la psychologie individuelle. Il reconnaît que toutes les décisions ne reposent pas sur des réflexions dont la qualité est identique, mais il n'intervient en rien sur la thèse d'un acteur tactique : même restreints par des défauts cognitifs, les choix des acteurs demeurent stratégiques. La notion de bonne raison trouve parfaitement sa place dans ce contexte analytique. Le dernier élément a trait à l'environnement. Dans l'optique de ses initiateurs, il est fait référence aux habitudes qui ont cours au sein d'une organisation, à la structure qui la caractérise, à la position qu'y occupe un acteur. Il est donc convenu, chez les protecteurs des théories de l'action, non seulement que la rationalité est limitée par la cognition, l'imprévisible et les données, mais encore que le milieu dans lequel un individu intervient influe sur sa rationalité elle-même, au point qu'elle ne puisse devenir que procédurale, voire exécutante, voire même qu'on puisse la caractériser en fonction des coutumes. S'il en est ainsi, c'est qu'on a affaire à deux thèses, à deux orientations analytiques qui ne sont pas compatibles. La première a pour assise un être fondamentalement libre, qui pose des choix rationnellement, consciemment, dans son propre intérêt. La seconde présente un individu dont la pensée et l'action sont influencées par l'environnement. Un tel paradoxe ne pose aucune difficulté à l'approche relationnelle à laquelle nous souscrivons. Il est insurmontable dans le cadre des théories de l'action. Il n'est pas possible de soutenir en même temps que les acteurs sociaux agissent de manière autonome en fonction d'une réflexion consciente qui conduise à servir un intérêt individuel

et que ces acteurs sont déterminés par une structure extérieure. C'est d'ailleurs parce que cela est impossible que les théories de l'action se focalisent sur la rationalité d'individus considérés comme indépendants. Mais c'est parce que, à proximité de ces acteurs, la théorie a entrevu une détermination en extériorité qu'elle se permet de rejeter toute critique du principe d'un acteur rationnel, même si le principe n'intègre pas l'effectualité de ce qui est extrinsèque.

Une attitude défensive, une défense poreuse

Cette attitude des tenants des théories de l'action, on l'observe à propos de toute critique qui est adressée à la thèse d'un acteur rationnel, et chaque fois on a affaire à une réaction défensive accompagnée par l'évocation de propositions antinomiques. Et là s'arrête la polémique; puisque la critique a donné lieu à une objection, l'échange est terminé. Les questions subséquentes qui portent sur l'antilogie de la riposte sont déclinées.

Si l'on constate que ces théories ne font pas de place à l'inconscient, la défense rétorque que cela est faux puisque, en retenant la notion de bonne raison, elles admettent que l'inconscient puisse entrer en jeu quand un individu prend une décision. Elle ne répond rien si on lui demande comment, dans ces conditions, il leur est possible de s'en tenir à la catégorie de conscience dans leur ensemble conceptuel.

Si l'on remarque que ces théories écartent la part des émotions dans l'esprit humain, la défense réplique qu'il n'en est pas ainsi puisque, encore une fois, en étendant le principe de rationalité à la notion de bonne raison, un espace est aménagé à une éventuelle affectivité. Mais alors pourquoi les théories se contentent-elles de la cognition quand elles appréhendent l'esprit humain, et, par le fait même, pourquoi négligent-elles les autres dimensions de la psyché? En n'accédant aux émotions que par ricochet, comment ces théories en viennent-elles à les prendre réellement en compte? Comment se fait-il que les théories soient essentiellement fondées sur la raison s'il semble possible que les émotions puissent orienter l'action? Ces questions ne trouvent pas de réponses.

Si l'on observe que ces théories jugent que toute action est intentionnelle, la défense tend à le reconnaître. Mais alors que font-elles des actions inconscientes ou de celles qui, par exemple, sont mues par l'habitude? La défense incline à rester muette sur ce point. Dans certains cas, elle comprend bien qu'il n'est pas possible de traiter toute action humaine comme si elle découlait d'une réflexion. Mais au lieu de mettre en cause la catégorie analytique, elle propose une typologie dans laquelle les actions se disposent sur un spectre entre celles qui sont nettement intentionnelles et celles qui sont pré-intentionnelles ou infra-intentionnelles, quand elle ne les imagine pas enveloppées d'une intention inconsciente! Le concept d'intention apparaît à ce point essentiel que, même dans le cas où l'empirie oblige à mettre en doute ce vers quoi il dirige l'attention, la défense, plutôt que d'admettre les critiques et d'envisager une modélisation mieux adaptée aux phénomènes, invente des notions qui renvoient à des univers contraires. Si un objet psychique est pré-intentionnel, ou infra-intentionnel, ou inconsciemment intentionnel, c'est qu'il n'appartient pas au registre de l'intention; c'est qu'il réclame une théorisation autrement fine pour être interprété.

Si l'on note que ces théories forcent toute action humaine à être expliquée dans une logique d'intérêt individuel, la défense sera portée à le concéder, normalement parce qu'il lui est impossible de concevoir qu'il en soit autrement. Il ne sert à rien de démontrer qu'une telle action suppose la conscience, sinon elle n'est pas intentionnelle, et de rappeler qu'il y a des actions inconscientes. Il est inutile de mentionner que bon nombre d'actions, par exemple celles qui sont soumises aux impératifs de l'assuétude, nuisent à l'individu; de signaler, comme le fait la théorie du don, qu'il est des gestes généreux, dont la finalité n'est pas égoïste⁵. L'image d'une action intéressée se révèle à ce point envoûtante que la défense peut en venir à avancer que la géné-

⁵ Alain Caillé, *Anthropologie du don. Le tiers paradigme*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Sociologie économique », 2000; *Don, intérêt et désintéressement. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, Paris, La découverte / M.A.U.S.S., coll. « Recherches », 1994. Jacques T. Godbout, en collaboration avec Alain Caillé, *L'esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992.

rosité ne peut être qu'apparente, et donc qu'elle cache quelque égocentrisme, que des gestes dommageables envers soi – demeurer avec un homme qui nous bat, se mutiler dans le cadre d'une douleur psychologique, jouer sa maison alors qu'on sait qu'il ne faut pas le faire... – ne s'expliquent que par référence à l'intérêt personnel, qu'il n'y a là que la manifestation d'une stratégie. L'inconscient, les déterminations externes, la complexité des esprits humains, tout cela, la défense préfère ne pas s'en encombrer.

Si l'on signale que ces théories reposent sur une représentation contestable de la liberté humaine, la défense réaffirme la position : chaque individu est libre dans les choix qu'il pose; les structures sociales n'empêchent pas que toute personne soit à même de décider de son sort. Mais alors, peut-on interroger, dans la mesure où une personne est socialisée, qu'elle adhère à des valeurs, qu'elle respecte des normes, qu'elle est attachée à des personnes, qu'elle est contrainte par son travail, qu'elle est soumise à des interdits, dans la mesure où elle est astreinte à un corps et à des moyens financiers, ne peut-on concevoir que son autonomie soit relative? Dans la mesure encore où tout ce qui anime une psyché n'est pas de l'ordre de la conscience, ne devrait-on pas craindre des théories qui coincent l'humain entre la liberté et la conscience? La défense fait ici la sourde oreille⁶.

Si l'on indique que ces théories abordent les acteurs comme s'ils ne s'inscrivaient dans aucune socialité, comme si les délibérations étaient circonscrites par la subjectivité individuelle, la défense rejette le commentaire. Elle montre que la vie en société fournit des informations aux individus et que ces données font l'objet de délibérations avant que ne soient prises les décisions; elle ajoute qu'un individu, à travers ses rapports avec autrui, reçoit des renseignements qui alimentent sa réflexion. Il n'en demeure pas moins, peut-on insister, que l'individu se présente

⁶ Nous avons écrit que la notion de liberté est une catégorie davantage idéologique, politique, philosophique ou existentielle que sociologique ou analytique : Simon Laflamme, « Le postulat d'un acteur rationnel en sciences humaines : une demi-vérité persistante », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 1, 2015, p. 355-375; Simon Laflamme, *Suites sociologiques*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Épistémè », 2006.

aux théories de l'action comme si sa réflexion ne devait rien d'autre à la société que les informations qu'il traite, comme s'il formait une monade qui, une fois qu'elle a acquis les informations, les examine à l'intérieur d'une subjectivité purement rationnelle, bien fermée sur elle-même. L'individu des théories de l'action vit dans une société qui lui transmet une langue et des valeurs, qui lui lègue des modes de pensée, qui le place au cœur de structures communicationnelles, qui lui donne une individualité en même temps qu'elle le rend semblable aux autres. Toutes ces évidences n'interdisent pas aux théories de l'action d'installer tout humain dans une sphère isolée, tout à fait subjective, et autonome, et consciente. Tout ce rapport compliqué des humains à l'information est ramené à une intériorisation de matière dont la finalité est une éventuelle décision. Tout cela, en fait, est mis de côté.⁷

Une humanité trop compliquée

Qu'on les prenne de n'importe quel angle, on est amené à comprendre que les théories de l'action sont forcées à se replier sur elles-mêmes. Les composants de l'appareil conceptuel sont tellement attachés les uns aux autres, forment un ensemble à ce point entier qu'ils sont réfractaires à tout autre concept et qu'ils se rendent

⁷ Pierpaolo Donati écrit ces mots dans lesquels il déplore que la dimension relationnelle de l'humain ne soit pas alors prise en considération : « Les intellectuels en provenance de diverses disciplines se réfèrent fréquemment aux “relations sociales”, mais celles-ci sont traitées comme si elles “dérivaient de”, ou comme s'il s'agissait de sous-produits de quelque chose d'autre. Pour la plupart d'entre eux (les wébériens), les relations sociales sont des projections de l'individu. Plus ou moins inconditionnellement, ils présument que l'individu constitue la seule entité réelle à laquelle ils soient confrontés (l'individu en tant que *ens realissimum*). Pour les autres (les marxistes ou les durkheimiens), les relations sociales sont le produit du conditionnement des structures et des systèmes sociaux. Chacun parle des relations sociales, comme le font toutes les théories sur la société. Mais le fait est que la plupart des gens, comme la plupart des théoriciens du social, perçoivent les relations sociales comme état un produit du Soi ou comme une contrainte extérieure qui empiète sur lui. Ce qui constitue réellement la “relationalité sociale” du monde demeure latent, caché, tacite, représenté sous une forme biaisée, ignoré, invalidé » (*Relational Sociology. A New Paradigm for the Social Sciences*, Londres et New York, Routledge, 2011, p. xii, notre traduction).

inaptes à assimiler ce que l'empirie révèle de l'humain. Le cadre analytique auquel ils donnent forme est d'une telle élégance, suscite une telle admiration qu'il est difficile pour le disciple de ne pas le mettre à l'abri de toute critique, de ne pas le défendre contre tout blâme.

Il y a, en effet, quelque chose d'éblouissant dans une leçon qui enseigne que les humains sont tout à la fois libres, conscients, rationnels, intentionnels, stratégiques, et que cela leur permet d'agir en fonction de leur intérêt, quelque chose de formidable dans une logique qui veut que l'humain soit libre parce que conscient, rationnel, intentionnel, stratégique, intéressé, qu'il soit conscient parce que, rationnel, intentionnel, stratégique, intéressé, libre... Le problème, c'est que cette idéalisation se nourrit d'une illusion d'humanité. Dans les faits, l'humanité :

si elle est libre, est aussi déterminée;

si elle est consciente, est aussi inconsciente;

si elle est rationnelle, est aussi émotive;

et, tout cela, souvent dans la simultanéité, beaucoup plus que dans l'alternance; et puisqu'il en est ainsi, elle ne peut pas agir continûment de manière strictement intentionnelle, ou parfaitement intéressée, ou exclusivement stratégique. Il peut, certes, y avoir des délibérations conscientes, mais combien d'entre elles le sont purement? L'humain peut réfléchir rationnellement, mais jusqu'à quel point le peut-il en dehors de toute émotion? Le discours scientifique par ses exigences logiques et méthodologiques peut, bien sûr, désubjectiver un propos; mais il ne peut pas extraire toute émotion d'un individu réfléchissant.

La conjonction de la raison et de l'émotion

Dans *Communication et émotion*⁸, nous avons proposé une modélisation dont l'un des objectifs était de rassembler ces paradoxes, notamment en regroupant ce qui nous apparaissait comme les grandes conclusions des sciences humaines :

⁸ Simon Laflamme, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, op. cit.

l'humain est un être social,
l'humain est un être communicationnel,
l'humain est un être historique,
la pensée humaine a pour corollaire le langage,
les langues humaines sont historiques,
l'humain est un être émotif,
l'humain est un être rationnel.

Prises une à une, ces conclusions semblent évidentes, autant que nécessaires, et c'est bien ce que nous retenions. Or, il nous est vite apparu que les théories assises sur le paradigme de l'acteur n'étaient pas en mesure de les réunir⁹. Il nous a semblé que ce n'était qu'en transitant par la relationalité que les approches micrologiques, en sciences humaines, pouvaient appréhender ces objets¹⁰.

Cette modélisation relationnelle extirpait l'individu des théorisations monadiques en l'inscrivant par essence dans la communication, et donc dans la relation aux autres¹¹, en rendant la conscience inconcevable en dehors de la relation et en dialectisant les rapports entre humanité, histoire, socialité et communication, c'est-à-dire en les abordant relationnellement, mais à un autre niveau. Dans ces opérations, il est apparu clairement que, dans la vie humaine – en tant que sociale, historique et communicationnelle –, la raison était nécessaire à l'émotion, et inversement. Chez l'humain, l'émotion suppose quelque compréhension que

⁹ Pas plus, non plus, que les théories de Michel Foucault, avec son épistémè, de Jeffrey Alexander, avec son néo-fonctionnalisme, de Dorothy Smith, avec son ethnographie institutionnelle et de Niklas Luhmann avec son système social.

¹⁰ L'analyse macrologique, notamment en nous conduisant vers la trialectique, nous avait déjà orienté dans cette voie relationnelle (Simon Laflamme, *La société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes*, New York, Worcester Polytechnic Institute, Peter Lang, 1992).

¹¹ Benoît Feildel a donné ce titre à un article récent : « L'émotion est ce qui nous relie. Éléments pour une approche relationnelle des phénomènes affectifs et des dynamiques socio-spatiales » (*Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 2, 2016, p. 233-259).

seule la raison rend possible¹², de même que la raison est densément habitée par une multitude d'émotions qui se développent à travers tout ce qui est activement intériorisé dans la socialisation et ce qui est vécu dans le rapport aux autres¹³. Être en société, c'est à la fois éprouver émotionnellement et saisir rationnellement, émotion et raison s'interpellant, se conjuguant¹⁴, c'est parler une langue qui est porteuse de symboles qui renvoient à des objets comme à des valeurs, une langue qui permet de structurer les pensées. Être en société, c'est être émotionnellement. Et parce que l'humain n'est purement ni rationnel ni émotionnel, dès lors qu'il est observé en tant qu'acteur social, il complexifie ses dimensions sociales et historiques, la raison ne suffisant pas à donner sens à son rapport au monde et à lui-même, l'émotion poussant la raison à donner au monde autant qu'à l'être sensible des significations qui échappent à la raison. Avec cette émorationalité, l'humain complexifie les langues qui lui imposent la relationalité par leur aspect communicationnel. Dans le vécu humain, l'émotion se réalisant à travers la raison, la raison se produisant à travers l'émotion, les émotions variant à travers les

¹² C'est un peu ce qu'on a voulu exprimer quand on a relié cognition et émotion : Robert I. Levy, « Emotion, Knowing and Culture », dans Richard A. Shweder et Robert A. LeVine (dir.), *Culture Theory. Essays on Mind, Self and Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, 214-237; Robert C. Solomon, « Getting Angry: The Jamesian Theory of Emotion in Anthropology », dans Richard A. Shweder et Robert A. LeVine (dir.), *Culture Theory. Essays on Mind, Self and Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, 238-254; Laurent Thévenot, « Émotions et évaluations dans les coordinations publiques », dans Patricia Paperman et Ruwen Ogien (dir.), *Raisons pratiques. La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, coll. « Raisons pratiques », 1995, p. 145-174.

¹³ Laurent Thévenot écrit : « puisque les émotions s'apprennent à l'occasion d'échanges d'expressions, il semble assez naturel que ces émotions aient un rôle dans l'établissement des liens collectifs » (*op. cit.*, p. 148). Jean-Pierre Zirotti cite ce passage dans un article intitulé « Sociologie de l'action et émotions. Les émotions dans l'expérience du déni de citoyenneté chez les jeunes de banlieue », *Noesis*, n° 16, 2010, p. 47-62.

¹⁴ C'est un peu dans cet esprit que Jean-Hugues Déchaux parlera de « grammaires affectives » (« Intégrer l'émotion à l'analyse sociologique de l'action », *Terrains/théories*, n° 2, 2015, <http://journals.openedition.org/teth/208>; DOI : 10.4000/teth.208.

rappports humains et réclamant des significations, la raison fournissant des significations qui donnent forme aux émotions, l'humain s'insère dans l'historicité en même temps qu'il entretient un rapport dialectique avec les langues, leur conférant leur historicité. Dans la mesure où l'on tient à la catégorie « liberté », c'est beaucoup plus de l'émoraison que vient le caractère historique, et donc ouvert, de l'humain, que d'une articulation forcément incomplète d'une raison, d'une conscience et d'une intention.

Théories de l'action et émotion

Les théories de l'action ne sont pas équipées pour observer et pour comprendre l'humain dès lors qu'on prend en compte son émotivité. Et dans la mesure où l'émotion fait corps avec l'humanité, qu'elle participe de la vie humaine, qu'elle intervient dans les pensées autant que dans les gestes, alors les théories de l'action n'ont pas pour objet les humains dans leur complexité, les humains tels que l'empirie les dévoile. Il est d'ailleurs étonnant que leur appareil analytique ne perde rien de son charme avec les années alors que la moindre attention aux pensées et aux actions peut difficilement ne pas divulguer la part de l'émotion chez l'humain, alors même que la simple expérience, pour tout individu, de son propre vécu ne peut pas ne pas lui montrer que tout ce qu'il fait n'est pas l'expression d'une pure rationalité. La question se pose clairement : comment des théories aussi centrées sur la subjectivité individuelle peuvent-elles avoir maintenu la thèse d'une humanité essentiellement rationnelle? Comme si la psychologie, et de nombreuses façons, n'avait pas enseigné que l'émotion participe de l'humanité, la caractérise, quoique sans la définir exclusivement. Dans le même ordre d'idée, on est amené à se demander comment ces théories ont pu se convaincre que l'humain était transparent à lui-même dans les choix qu'il pose? Comment elles ont pu croire que l'humain était à ce point conscient qu'il était en permanence transparent à lui-même, apte à mobiliser tout ce dont est constitué sa psyché? Et dans la mesure où cela n'est pas possible, comment elles ont pu définir l'humain

nité d'après la conscience, la rationalité et l'intention? Il est vrai que les théories sont issues d'une philosophie qui oppose la raison et la passion, qui fait de la raison la source du bien et, de la passion, l'origine du mal. Comme si en raisonnant on ne pouvait que faire le bien ou comme si, en agissant émotivement, on ne pouvait que faire le mal! Certes, cette dichotomie est dépassée dans les sciences humaines, mais cela n'a évidemment pas pour effet que les théories de l'action modifient leur appareil analytique de telle sorte qu'elles y intègrent réellement une humanité à la fois rationnelle et émotionnelle. Malgré ce dépassement, force est de constater que les théories de l'action craignent la dimension émotionnelle de l'humain; sinon elles lui auraient déjà aménagé un espace conceptuel significatif.

Émotion et complexité

Comprendre l'humain, pour les sciences humaines, c'est ne pas laisser échapper sa part d'émotion. Accéder à l'émotion, pour ces sciences, c'est, en même temps, découvrir la raison, car l'émotion chez cet être fait de culture et de langue, c'est aussi du sens, du symbole, de l'opinion – il n'y a pas d'amour ou de colère qui ne suppose quelque représentation. Accéder à l'émotion, c'est être confronté à tout ce que refusent les théories de l'action, tout ce qui ne peut se donner à elles que par effleurement : l'inconscient, la non-intention, la non-stratégie, la détermination, le désintéressement. S'il y a émotion, c'est, en effet, au moins partiellement, qu'il y a inconscient, comme c'est aussi parce qu'il y a émotion qu'il y a inconscient. Si l'humain est capable de gestes non intentionnels et non stratégiques, c'est aussi, quand ce ne serait encore que partiellement, qu'il y a émotion. Et dans l'acte ému, il y a de la liberté, comme il y a du désintéressement. Paradoxalement, accéder à l'émotion, c'est aussi être placé devant l'évidence de tout ce sur quoi se focalisent les théories de l'action. Parce que l'émotion n'est pas que nerveuse ou physique, parce qu'elle suppose la corporéité autant que la subjectivité¹⁵, parce

¹⁵ Maurice Merleau-Ponty, *La phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1945.

que corporéité et subjectivité se donnent, pour l'humain, dans la communication, dans la socialité et dans l'historicité, émotion et raison constituent deux aspects inséparables du vécu. Et l'émotion, si elle a trait à l'inconscient, se rapporte à la conscience; si elle rend possible les gestes involontaires, guide des actes délibérés; si elle est à la source de gestes spontanés, oriente des actes stratégiques; si elle est porteuse de liberté, implique la contrainte; si, à travers elle, il y a désintéressement, il y a aussi égotisme.

Il nous semble que, dans l'état actuel des sciences humaines, c'est principalement du côté des analyses relationnelles que cette combinaison paradoxale peut être appréhendée. C'est sans doute parce que nous avons trouvé les bienfaits de ces analyses que nous avons découvert l'émorationalité.

À propos de la relationalité, Claude Vautier écrit ceci :

La relation est un principe fondateur : les êtres, les institutions, les valeurs sont toujours pris dans un filet relationnel qui les crée en tant qu'entités. L'être « hominisé », comme dit Morin, n'est hominisé que parce qu'il est issu de la relation sans laquelle, d'une part, il n'existerait proprement pas (phénomène de reproduction sexuée), sans laquelle il ne saurait y avoir de culture, sans laquelle, donc, l'être humain ne serait ni être, ni humain.¹⁶

Conclusion

Les partisans des théories de l'action font montre d'une grande assurance. Il est vrai qu'ils sont dotés d'un édifice conceptuel capable de faire impression. Mais si remarquable soit-elle, cette construction laisse perplexes bon nombre de visiteurs. Le doute porte, entre autres, sur l'espace qui est accordé à la rationalité humaine : les curieux sont amenés à se demander si le secteur n'est pas démesuré. Pour atténuer cette crainte, les adeptes ont développé la thèse d'une rationalité limitée qui avance que, puisque l'individu qui réfléchit ne tient pas compte de toutes les informations et n'est pas en mesure de prédire les conséquences de ses décisions, alors sa raison est relative. Ils ajoutent que sa

¹⁶ Claude Vautier, « De l'intérêt d'une approche relationnelle dans la modélisation des systèmes complexes », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 2, 2016, p. 337-338.

réflexion peut aussi être restreinte par des défauts de cognition. Or, aucun de ces trois arguments ne constitue une mise en doute du principe selon lequel un individu agit rationnellement, dans l'optique de maximiser des gains et de minimiser ses pertes. Si peu informé soit-il, si imprévisible soient ses décisions, si réduites soient ses habiletés cognitives, il n'en demeure pas moins que l'individu des théories de l'action pense et agit rationnellement, dans son intérêt, consciemment. En évoluant dans cette voie où se profile une rationalité limitée, les disciples s'aperçoivent que l'environnement peut influencer sur l'activité rationnelle des individus. Cependant, ce phénomène, qui s'impose à eux et qui devrait conduire à réduire la surface que couvre la raison dans l'édifice conceptuel, est poussé dans les entrepôts du sous-sol.

Forts de cette relativisation, qui n'en est pas une, et d'une contre-observation, qui est conservée dans les caves, les fidèles persistent dans leur certitude et rejettent toute critique des visiteurs. Quelle que soit la pièce de la construction qui provoque l'hésitation, les partisans nient qu'elle puisse présenter des lacunes ou qu'il y ait matière à soumettre à l'examen le gros œuvre. Raison, conscience, intention, intérêt, stratégie, autonomie représentent des aires inattaquables dont l'ensemble forme une architecture incomparable. Cette suffisance, cependant, n'élimine pas la suspicion, notamment dans les milieux relationnels où il est évident que si, chez l'humain, il y a raison, il y a aussi émotion; s'il y a conscience, il y a aussi inconscient; s'il y a intention, il y a aussi non-intention; s'il y a stratégie, il y a aussi non-stratégie; s'il y a intérêt, il y a aussi désintéressement. En outre, dans ces maisons où les fenêtres ouvrent sur le paradoxe, l'émotion n'est concevable que dans la dialectique qu'elle entretient avec la raison; l'émotion se manifeste tout aussi bien avec ce qu'excluent les théories de l'action qu'avec ce qu'elles mettent en valeur.

À l'intérieur des théories de l'action, il n'y a pas d'oppositions. Tous les modules conceptuels sont consolidés les uns par les autres. La raison ne nuit pas à l'intérêt, l'intérêt ne fait pas obstacle à la conscience, la conscience ne repousse pas l'intention, et ainsi de suite. Le problème vient de ce qu'on a précisément

affaire à des théories et que la finalité d'une théorie est d'expliquer, d'accueillir les entités dont elle doit rendre compte. Or, l'objet de ces théories, c'est l'humain; et l'humain ne trouve pas de pièce confortable dans l'immeuble. Car il lui faut se déformer pour pénétrer en chacune d'elles. Il lui faut s'arracher son aspect inconscient pour s'installer dans la conscience, sa dimension émotion pour entrer dans la raison... Les théories de l'action ne présentent pas d'oppositions, mais elles s'opposent à la réalité paradoxale de l'humain, réalité qui se révèle à toute analyse qui cherche davantage à comprendre qu'à expliquer, qui tient davantage à ce qui est analysé qu'à la théorie explicative. Une analyse relationnelle n'oppose pas la raison et l'émotion, ou la conscient et l'inconscient, ou l'intention et la non-intention; elle découvre des paradoxes et elle entend leur aménager des cadres conceptuels adaptés.

Dans les foyers des théories de l'action, il est convenu que tout individu prend toujours la meilleure décision pour lui-même. Quoi qu'il décide, quoi qu'il fasse. Et il est responsable du choix auquel il arrive et du geste qu'il pose en fonction de son jugement. Dans les milieux où opère une approche relationnelle, il n'y a pas de telles certitudes. D'abord, parce que tout ce que font les humains n'est pas forcément l'effet d'un choix, de même que parce que tout ce qui anime les psychés n'est pas conscient. Ensuite, parce que les individus évoluent dans une socialité qui rend nécessaire un rapport à des valeurs collectives et qui dispose de façon inhérente dans un champ communicationnel, ce qui désobjectivise l'individu sans lui enlever son individualité. Troisièmement, parce que raison et émotion participent du vécu psychique et des activités humaines. Quand on observe l'humain depuis un plan relationnel, on ne sait pas si les personnes font toujours ce qui est le mieux pour elles, car la question ne se pose pas. On sait que ce qu'elles font n'est pas arbitraire puisque cela découle d'une histoire à la fois individuelle et collective et que cela est défini par une socialité; on sait aussi que si l'histoire est subie elle est néanmoins produite, que si la socialité est déterminante des pensées et des actions elle en est pareillement le résultat.

Cette dialectique place l'agir humain dans la détermination et dans l'indétermination; dans cet univers compliqué, l'édifice théorique le plus puissant est celui qui est charpenté, avec des matériaux solides autant qu'extensibles, de telle manière qu'il puisse offrir l'hospitalité à la multitude et à l'infinitude de l'agir émorationnel.

Bibliographie

- Boudon, Raymond, *Raison. Bonnes raisons*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Philosoper en sciences sociales », 2003.
- Caillé, Alain, *Anthropologie du don. Le tiers paradigme*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Sociologie économique », 2000.
- Caillé, Alain, *Don, intérêt et désintéressement. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, Paris, La découverte / M.A.U.S.S., coll. « Recherches », 1994.
- Déchaux, Jean-Hugues, « Intégrer l'émotion à l'analyse sociologique de l'action », *Terrains/théories*, n° 2, 2015, <http://journals.openedition.org/teth/208>; DOI : 10.4000/teth.208.
- Donati, Pierpaolo, *Relational Sociology. A New Paradigm for the Social Sciences*, Londres et New York, Routledge, 2011.
- Feidel, Benoît, « L'émotion est ce qui nous relie. Éléments pour une approche relationnelle des phénomènes affectifs et des dynamiques socio-spatiales », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 2, 2016, p. 233-259.
- Girard, Mélanie, « Éléments de critique des théories de l'action », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 3, n° 1, 2007, p. 47-60.
- Godbout, Jacques T., en collaboration avec Alain Caillé, *L'esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992.
- Laflamme, Simon, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *Revue canadienne de sociologie*, vol. 49, n° 2, 2012, p. 138-150.
- Laflamme, Simon, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995.

- Laflamme, Simon, « Le postulat d'un acteur rationnel en sciences humaines : une demi-vérité persistante », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 1, 2015, p. 355-375.
- Laflamme, Simon, *La société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes*, New York, Worcester Polytechnic Institute, Peter Lang, 1992.
- Laflamme, Simon, *Suites sociologiques*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Épistémè », 2006.
- Levy, Robert I., « Emotion, Knowing and Culture », dans Richard A. Shweder et Robert A. LeVine (dir.), *Culture Theory. Essays on Mind, Self and Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 214-237.
- March, James G. et Herbert A. Simon, *Organizations*, New York (NY), John Wiley, 1958.
- Merleau-Ponty, Maurice, *La phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1945.
- Nelson, Richard R. et Sidney G. Winter, *An Evolutionary Theory of Economic Change*, Cambridge (Mass) et Londres, The Belknap Press of Harvard University Press, 1982.
- Simon, Herbert A., « From Substantive to Procedural Rationality », dans Spiro J. Latsis (dir.), *Method and Appraisal in Economics*, 1976, p. 129-148.
- Solomon, Robert C., « Getting Angry: The Jamesian Theory of Emotion in Anthropology », dans Richard A. Shweder et Robert A. LeVine (dir.), *Culture Theory. Essays on Mind, Self and Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, 238-254.
- Thévenot, Laurent, « Émotions et évaluations dans les coordinations publiques », dans Patricia Paperman et Ruwen Ogien (dir.), *Raisons pratiques. La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, coll. « Raisons pratiques », 1995, p. 145-174.
- Vautier, Claude, « De l'intérêt d'une approche relationnelle dans la modélisation des systèmes complexes », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, n° 2, 2016, p. 323-350.
- Zirotti, Jean-Pierre, « Sociologie de l'action et émotions. Les émotions dans l'expérience du déni de citoyenneté chez les jeunes de banlieue », *Noesis*, n° 16, 2010, p. 47-62.